

Todesmarsch samedi 14 avril 1945

François Michaut

“Ce matin on nous prévient, alors que nous sommes rassemblés par cinq: Petite étape, repos demain.

Et, en effet, après une dizaine de kilomètres, une ville où, après l'avoir traversé, nous trouvons dans les dernières maisons une grange abandonnée ainsi que deux étables. Nous sommes répartis dans ces divers endroits et commençons à nous reposer. Le canon nous a suivi toute la matinée, et c'est un grondement continu et très rapproché, des mitrillades éclatent aussi et l'aviation se met de la partie.

La faim me tenaille.... Mais un manège ne m'a pas échappé: je vois dans le fond de l'étable une porte devant laquelle stationnent plusieurs camarades. J'y reconnais Rabut, Verny, Mortagne. Je prends la queue moi aussi car je viens de comprendre l'astuce: le silo de betteraves est dans une cour intérieure à laquelle on peut avoir accès par cette porte. En effet, celle-ci s'ouvre et un Polonais apparaît tenant sur sa poitrine une demi-douzaine de betteraves. Le premier de la queue se faufile à son tour et la porte se referme. Cinq minutes après même manège, mais pour le troisième cela change, c'est un SS qui apparaît à la place de Polonais (on voit son cadavre étendu près du silo, baignant dans une mare de sang et les coups de matraques commencent à pleuvoir sérieusement. Je n'attends pas mon reste et file à toute vitesse vers ma grange.... Je cherche déjà le moyen de me cacher si nous repartons demain matin et j'observe un peu partout les cachettes susceptibles de me recevoir. Il n'y en a guère.

Je n'ai d'ailleurs pas le temps de mettre cela au point car déjà les SS armés de gourdins nous font sortir brusquement! Nous ne comprenons pas et nous nous parquons dans la cour attendant les ordres. Tout de suite, un bruit circule: les Américains sont à 5 kilomètres. Il faut repartir. Découragement total. Nous sommes épuisés et marcher de nouveau nous paraît impossible... Au départ, on nous prévient que ceux qui ne pourront suivre seront abattus sur place. Cela ne nous fait aucun effet. Affaire d'habitude.... Cinq kilomètres de marche et nous n'en pouvons déjà plus. A l'entrée d'un petit village, j'aperçois sur le tas d'ordures, des raves. Je quitte les rangs et les réintègre en possession de trois raves pourries. Derrière moi, mon camarade Rabut a suivi mon exemple, mais un SS, au moment où mon camarade ramasse une rave, lui assène un formidable coup de grenade sur la tête. Il chancelle, Mazerolles se précipite, je vais lui prêter main forte. Nous le soutenons. Il perd son sang et semble complètement étourdi: il avance malgré tout, mais avec peine. Deux kilomètres plus loin, nous entrons dans une ville. Il est six heures du soir... Malheureusement, Rabut ne peut plus marcher et nous le portons presque. A la sortie de la ville, il ne peut plus faire marcher ses jambes et celles-ci traînent sur les pavés. Nous le portons Mazerolles et moi, chacun de ses bras entourant le cou, mais épuisés aussi, nous arrêtons. Les SS nous commandent de le laisser là, mais nous tentons de l'emmener. Notre camarade ne réagit plus et lorsque sous les coups nous le couchons au bord de la route, c'est un corps sans force que nous laissons, Mazerolles pleure, mais je ne peux pas croire qu'ils vont le tuer ainsi. Un SS reste derrière avec notre camarade, Dieu merci, ce n'est pas une des brutes!... A 7 heures et demi, nous sommes près d'un camp d'aviation... Un cri de joie de Mazerolles: c'est Rabut qui descend d'une voiture! Il nous rejoint.... l'étape de nuit sera d'une trentaine de kilomètres... Est-il possible de se figurer ce que pouvait être cette marche! Je ne crois pas, mais elle hante encore mes rêves et bien souvent je pense à vous, mes camarades, vous qui avez eu le cran et le courage plus que surhumain de surmonter cette épreuve,

comme tant d'autres par la suite. Vous méritiez de revenir et pourtant vous êtes couchés dans cette terre maudite."